

l'Humanité

On a vu *Tomber dans les arbres*, de et mise en scène par Camille Plocki. Elle raconte la vie, l'engagement de son grand-père, qui n'était autre que l'historien Maurice Rajsfus, rescapé de la rafle du Vél'd'Hiv, fondateur de l'Observatoire des libertés publiques. Formidable spectacle, joyeux, frondeur, un hommage à ce grand-père qui détestait la police, « *comme tout le monde, non ?* » s'amuse-t-elle à dire, et ravive ses idéaux révolutionnaires. Le spectacle s'est joué jusqu'à ce dimanche à la Factory. Il sera repris à Paris aux Déchargeurs, nous y reviendrons plus longuement.





Tomber dans les arbres

ELLE NE VA PAS parler du militant communiste Maurice Rajsfus. Ni de l'activiste Maurice Rajsfus, qui lutta contre le nazisme et contre tous les racismes. Ni de l'historien Maurice Rajsfus, qui recensa les bavures policières pendant près de cinquante ans. Celui-là, on le connaît mieux qu'elle. Pour l'actrice Camille Plocki, c'était surtout son grand-père. Un vieux moustachu à qui il man-

quait juste une guitare pour ressembler à Brassens. Un homme immensément érudit, capable de lui faire un cours sur la Révolution française.

Hantée par son histoire familiale, la jeune comédienne part à la recherche de ses racines. A partir d'une photo ancienne, elle imagine la vie de ses arrière-grands-parents dans un *shtetl* en Pologne. Elle raconte l'arrestation de la famille Rajsfus, le matin du 16 juillet 1942 à Paris, par deux policiers, dont l'un d'eux était le voisin de palier. La rafle du Vél'd'Hiv, Maurice et

sa sœur sont parmi les rares qui en ont réchappé. Pas leurs parents, déportés à Auschwitz.

L'actrice ne cesse de surprendre. Parfois, elle conte en chantant. A un moment, voilà le fantôme de Trotski, metteur en scène pour qui elle auditionne. Accompagnée d'un guitariste, elle s'aide aussi d'une pédale de boucle qui démultiplie sa voix et crée un chœur. Seule ou dédoublée, lorsqu'elle chante en yiddish, elle donne la chair de poule.

Tomber dans les arbres



Tomber dans les arbres : Camille Plocki nous invite à l'enterrement festif de son grand père Maurice, nous emmène dans une réflexion sur l'importance des chants de l'enfance pour la mémoire de l'histoire, pour la solidité des racines

Sur la scène, les réglages finissent, Camille Plocki se chauffe la voix, enchaînant des noms d'artistes, d'hommes politiques, de Pablo Escobar. Léo Bahun, à la régie, accorde sa guitare. Au mur, une photo de Maurice Plocki. Dernières vérifications. *Il y a toujours une drôle d'ambiance aux enterrements...*

Le ton est donné. Vous connaissez Maurice Rajsfus, homme de gauche, écrivain, juif revenu des camps de concentration, historien, militant. Ce n'est pas lui que Camille Plocki enterre, c'est Maurice Plocki, Pépé. Vous connaissez le grand homme, mieux qu'elle ne connaissait son grand père, qui ne lui a rien dit.

A son enterrement, Camille Plocki comment il la perdait dans ses leçons d'histoire, comment elle le touchait en chantant. Elle a appris les chansons de son enfance à lui, celles que sa mère, venue de Pologne et disparue dans les camps, lui chantait doucement quand il était petit.

C'est une double histoire qu'elle porte, maintenant. L'histoire de l'homme célèbre, l'histoire de sa famille, ceux qui sont morts dans les camps, ceux qui sont revenus, sans oublier celui, le voisin Mulot, qui les y a menés. Une double histoire, une double mémoire.

Soutenue par Léo Bahun, elle utilise sa voix et ses loopers pour créer une ambiance joyeuse, presque festive, où les chansons, militantes ou d'enfance sont là pour porter la mémoire, pour porter l'histoire. Quand les chansons ne suffisent pas, les images prennent le relais. Elle a diablement raison. Sa réflexion m'a renvoyé à tous ces moments où je me suis réfugié dans une chanson. Christophe. The end. Somewhere we go.

C'est important, la musique, celle qu'on a dans le cœur, celle qu'on reçoit avec ses tripes. Celle qui fait de vous un tronc, solide, capable d'assurer le passage de l'histoire. Cette histoire familiale, toujours intime même quand elle se mêle à la grande, qu'on reçoit de ses racines, qu'on transmet aux branches qui demain deviendront des troncs.

C'est important, les chants de l'enfance. Sans eux, sans leur transmission, les racines s'atrophient, le souvenir disparaît dans le vague. Grace à eux, comme une graine emportée par le vent, on peut se poser, trouver son endroit, celui où on est chez soi, celui où on se sent ancrer dans le sol, celui où on peut solidement laisser pousser ses branches, pour que le cycle recommence.

C'est un spectacle atypique, de ces spectacles dont on sort la tête embrumée, dont la vérité ressort le lendemain.

Il y a toujours une drôle d'ambiance aux enterrements...

« Tomber dans les arbres », Camille Plocki explore son arbre généalogique et interroge sa parentèle

Camille Plocki explore son arbre généalogique et interroge sa parentèle à travers la mémoire parcellaire de ses grands-parents, privés de souvenirs par l'Histoire et par la maladie.

« Une jeune femme prend la parole à l'enterrement de son grand-père. Elle lui demande de revenir raconter l'histoire familiale qu'il emporte avec lui. Mais dans son cercueil, pépé se tait. Alors, par une série d'incantations chantées, elle invoque ses aïeux pour qu'ils témoignent de ce qu'ils lui ont légué. » Le pépé de Camille s'appelait Maurice et signait Rajsfus, du nom de sa mère, assassinée et disparue à Auschwitz. Maurice était un militant, *« une bibliothèque vivante »*, prolixe pour raconter la rafle du Vélodrome d'Hiver, la collaboration de la police française, *« les souvenirs de manifs, de grèves et de rassemblements, mais jamais rien qui touchât à son enfance ou à ses parents »*. *« J'étais à la fois curieuse et bouleversée par l'absence de mots, je sentais une douleur sourde irradier dans son militantisme, dont il me semblait qu'il n'existait que pour enfouir l'inexprimable. »* dit Camille Plocki.

Se souvenir en musique

Si l'indicible rendait Maurice mutique, c'est la maladie qui fit taire sa femme. La dégénérescence cérébrale la priva progressivement du souvenir des mots, sauf ceux du *Temps des cerises*, qu'elle retrouvait quand Camille venait les lui chanter. *« C'est cette histoire que je décide de raconter : un témoignage de ce qui se transmet d'une génération à l'autre, un aperçu du bruit que font ces arbres qu'on grimpe quand un aîné s'en va ou qu'un enfant paraît. »*, dit la jeune femme. *« L'absence d'informations ne m'a pas empêchée de créer un univers foisonnant dans lequel fantasme et réalité dansent ensemble. C'est de cette expérience que je souhaite rendre compte sur le plateau. Je cherche à faire jaillir mes ancêtres par les traces qu'ils m'ont laissées. Cette démarche est pleine de trous car imprécise et loin du réel, mais proche d'une réalité personnelle ; je tiens à réserver une place constitutive à ce qui relève de l'oubli, à inventer avec ce que je sais et ce qui me manque. »* L'écriture, la musique et les chansons permettent de construire à partir du silence et de faire fable du réel.

TOMBER DANS LES ARBRES

“Enchanter la forêt”

Dans ce seule en scène (ou presque!) Camille Plocki part de ses racines intimes pour interroger l'héritage familial, musical et politique légué par son grand-père défunt. Avec générosité, elle montre sa belle voix, ouvre large le champ de la mémoire, nous fait *tomber dans les arbres* de son passé.

Il y a toujours une drôle d'ambiance aux enterrements...

Ça commence. Camille Plocki parle-chante sur son tabouret, le sourire jusqu'au bord des yeux : La Bohème, petite salle souterraine du théâtre Les Déchargeurs, colle parfaitement à l'ambiance de la scène, puisqu'à l'enterrement - celui du grand-père - convient cette cave en pierre intimiste, comme un caveau funéraire. Pourtant, rien de morbide là-dedans.

D'où vient alors toute cette lumière, la chaleur qui se dégage? De l'air rieur de Maurice, le pépé de Camille, dont le portrait photographique couronné de fleurs trône au centre de la scène? Des gobelets de champagne distribués qui brûlent un peu la gorge, et échauffent suffisamment les cœurs pour pousser ensemble la chansonnette, enfin, si on peut qualifier de “chansonnette” l'Internationale?

Surtout, de la présence irradiante de la comédienne, qui rencontre sans gêne les yeux de son public, le cueille par la douceur de son chant et lui fait une place dans les fragments intimes recomposés de sa mémoire familiale.



Le jeu d'abîme est plus ludique qu'il n'y paraît: c'est dans les chants yiddish et l'irruption de parents réels ou symboliques que la mémoire s'interroge et se (dé)joue. Une pédale loop prolonge l'écho arborescent de la dramaturgie, qui procède par ramifications et soubresauts. Riwka, l'arrière grand-mère de Camille, arrêtée et déportée durant la rafle du Vel d'Hiv en 1942, côtoie Léon Trotski, qui lance un casting pour sa nouvelle pièce révolutionnaire. La mémoire intime et douloureuse de l'Histoire a toujours accompagné le militantisme politique du journaliste et écrivain qu'était Maurice Plocki, lui qui a justement choisi pour nom de plume celui de sa mère, Rajsfus. A la scène, l'actrice et metteuse en scène est parfois assistée de Léon Bahon, qui l'accompagne à la guitare et dans le jeu. Il campe avec humour le rôle de l'assistant trotskiste, s'insère délicatement dans le feuillage de la reconstruction poétisée de l'image.

Une galerie immatérielle de portraits se dessine, elle dialogue en miroir avec les photographies démultipliées du grand-père aimantées aux murs. La sous-couche explicative est à quelques endroits un peu trop épaisse, les changements de costumes, la composition du jeu et les transitions chantées étant assez éloquentes à eux seuls pour rendre intelligible cette résurgence mémorielle, qui est d'ailleurs souvent pure invention. Les plus beaux moments surgissent quand l'écart fantasque avec le passé s'opère, quand les images recomposées ne coïncident délibérément pas avec le cadre de la photo : Riwka s'exprime avec un fort accent polonais qu'elle n'a probablement jamais eu, mais tel que Camille Plocki se l'est imaginé à force de contempler les clichés en noir et blanc. C'est quand elle se prend à rêver avec humour autour de ces instantanés de la mémoire que le dialogue avec le passé s'avère le plus florissant. C'est par le chant que l'interprète cherche à rencontrer les yeux à jamais fermés du grand-père, l'héritage d'un passé familial douloureux, celui d'un militantisme politique de gauche aussi. Ce sont surtout ses rêveries éveillées à elle qui ravivent leur éclat.

Journal d'Avignon #1 : Kit de survie et quêtes d'origine

Dans *Tomber dans les arbres*, Camille Plocki nous convie à l'enterrement de son grand-père, militant communiste à moustache et journaliste politique chevronné. Elle cherche à entrer en contact avec lui, mais aucune réponse ne lui parvient. Alors, c'est à l'aide des chansons de son enfance et d'histoires de famille que la jeune femme va remonter le temps et son arbre généalogique, retraçant le destin de ses aïeux ashkénazes dans l'Europe du XXe siècle.

Tout en délicatesse et avec beaucoup d'humour, Camille explore ce qui reste en elle de ce passé marqué par l'exil, la déportation et la lutte, mais aussi l'amour et la joie. Presque seule au plateau, puisqu'accompagnée par la douce présence de Léo Bahon – mixeur, régisseur son, musicien en direct, et parfois même interprète –, elle déploie une grande variété de jeu pour (re)donner vie de multiples personnages hauts en couleur, d'un vieux rabbin agonisant à un Trotski metteur en scène, mêlant mémoire et invention, le tout entretissé de magnifiques chants en yiddish qui valent à eux-seuls le détour. Touchant par sa façon impressionniste de dessiner une vie à partir de celles des autres, et d'opérer une généalogie par l'intime, le spectacle invite à tomber dans les arbres, jusqu'aux racines, pour mieux saisir la vitalité des feuilles et des fleurs.

